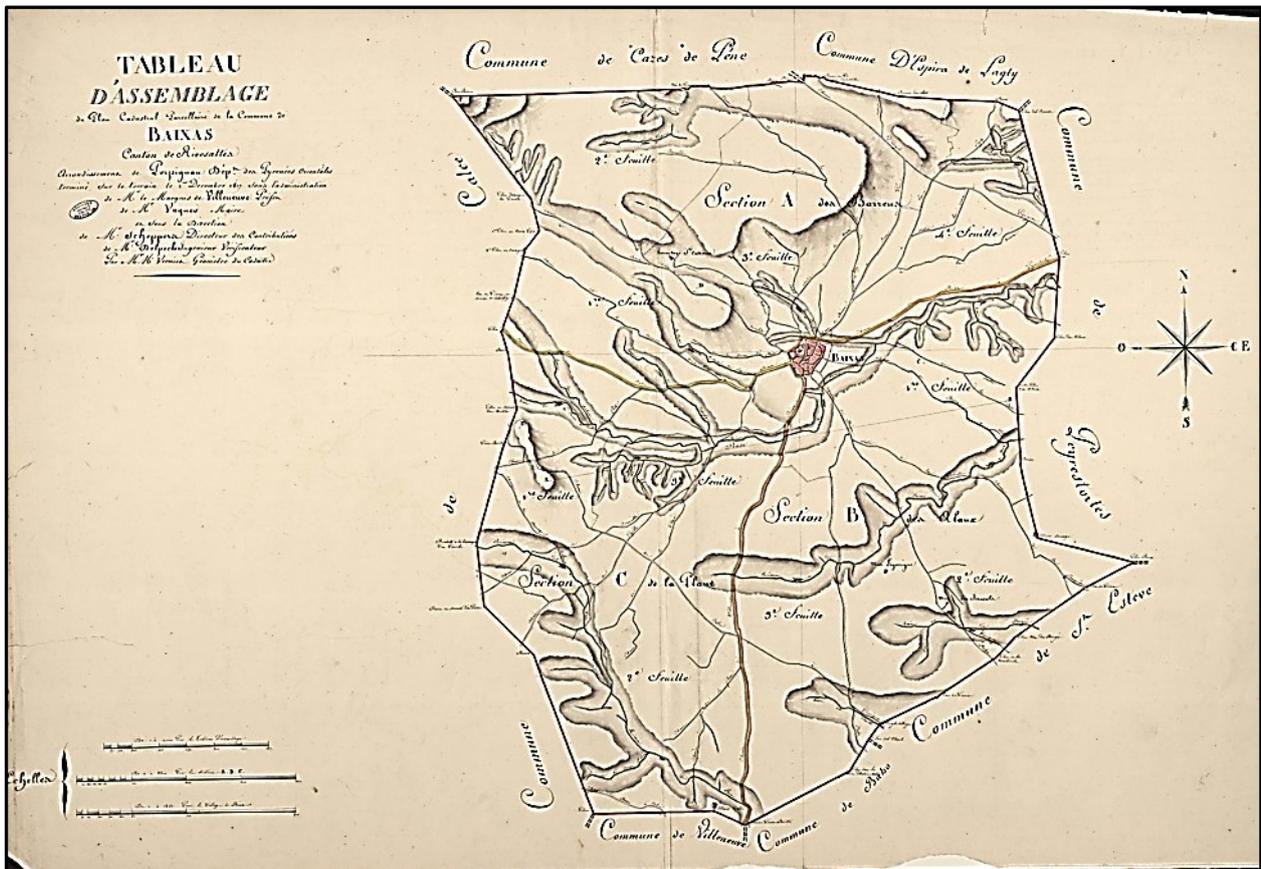


BAIXAS, UN VILLAGE ROUSSILLONNAIS FACE AU PHYLLOXERA (1881-1896)

Conférence donnée par René Moliner le 5 novembre 2021 à la salle Jordi du Château les Pins à Baixas.



Plan cadastral de Baixas de 1817

INTRODUCTION

A la fin du XIXe siècle, Baixas ressemble sur le plan urbanistique au village d'avant les années 1960. Son noyau médiéval constitue le centre d'activités principal du village avec sa centaine de commerces et ses quatorze cafés. Dans les quartiers nouveaux, édifiés autour du chemin d'enceinte à partir du deuxième tiers du XIXe siècle, se côtoient maisons d'habitation, caves de vinification et ateliers d'une multitude d'artisans.

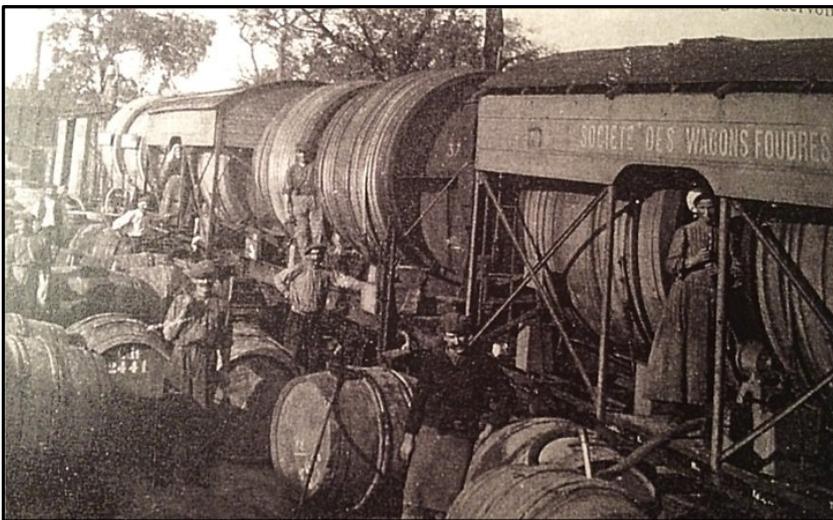
Baixas est alors un village prospère et pensant bien le rester.



Ancienne terrasse

Avant 1840, la vigne était cultivée sur les terrasses des collines. Les meilleures terres des plateaux et bas-fonds étaient consacrées à la culture des oliviers et des céréales. Baixas est devenu progressivement à partir de 1840 un village spécialisé dans la monoculture de la vigne. Avec la révolution industrielle, la

consommation de vin a augmenté considérablement en France. Celle des ouvriers bien sûr attachés à des travaux pénibles dans les forges, les mines et les manufactures, mais aussi celle des bourgeois qui ont pris l'habitude de boire du vin. En 1840, Paris consommait 860 000 hl ; 4 millions en 1872.



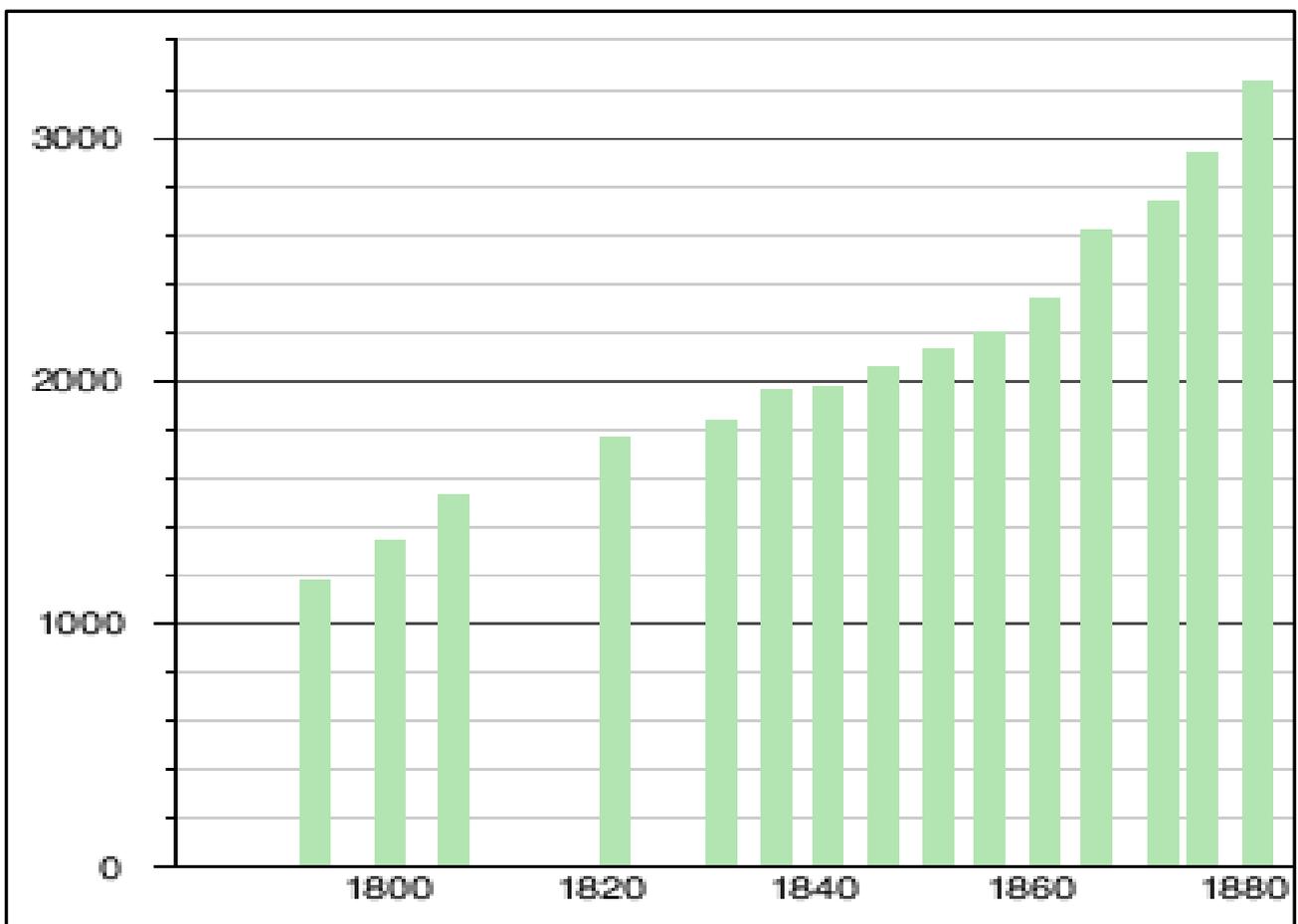
Le développement du chemin de fer a facilité le transport du vin qui arrivait à Paris en deux jours dès 1856, date de l'arrivée du train à Rivesaltes. Chaque propriétaire élaborait et vendait son vin. Il n'y avait pas de cave coopérative. Il y avait plus de 800 propriétaires à Baixas. C'étaient à 90% de très petits ou petits propriétaires de moins de 2 ha. Avec 6 à 10 ha, on était

alors un propriétaire plus que moyen. Le plus important propriétaire est dans le dernier tiers du XIXe siècle Philippe Duverney, dont la maison de maître et les caves, à l'entrée est du village (Château les Pins actuel), illustrent alors l'aisance générale des vigneron.

En 1880, 1500 ha de vignes sont cultivés sur le territoire de Baixas. La vigne recouvre désormais non seulement les terrasses des collines mais aussi plateaux et bas-fonds. On y trouve macabeu, muscat, malvoisie, carignan, grenaches, mataro (mourvèdre) et picapoll (picpoul). Ces cépages traditionnels méditerranéens ont de bons rendements. On produit à Baixas entre 80 et 100 000 hl chaque année, vendus à plus de 40 francs l'hl.

Comme c'était le cas avant 1995, Baixas fait partie en 1880 du canton de Rivesaltes. Il englobait à cette époque les communes du piémont des Corbières et celles de la Salanque. Avec 3233 habitants, Baixas est par ordre d'importance la troisième commune du canton après Rivesaltes (6980 h) et Saint-Laurent de la Salanque (5036 h). Le village a autant d'habitants que Prades ou Céret. Les autres communes sont loin derrière : Calce (301 h), Cases-de-Pène (613 h), Espira (1643 h), Opoul (1141 h), Périllos (80 h), Peyrestortes (714 h), Vingrau (1068 h), Salses (2641 h), Clairà (1730 h), St Hippolyte (1290 h) et Torreilles (1642 h).

La forte augmentation de la population de Baixas entre 1840 et 1880 (diagramme ci-dessous) est en partie le fait de la natalité, résultat certainement de l'aisance procurée par les revenus de la vigne. Mais c'est surtout le fait de l'immigration et de l'installation d'ouvriers indispensables aux travaux du vignoble.



Pourtant, curieusement, cette immigration n'a pas donné lieu à énormément de mariages avec les jeunes filles du village. Aussi les noms des familles baixanencques sont restés stables entre le milieu du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle

C'est dans un village à l'économie florissante qu'entre 1850 et 1880, toutes ces familles se sont enrichies ou tout au moins vivaient assez confortablement.

1. LA LUTTE CONTRE LES INSECTES AVANT LE PHYLLOXERA.

La vigne était pour la plus grande partie des Baixanencs la principale source de revenus. De ce fait, le village vivait au rythme des travaux de la vigne. Parmi ces travaux, la lutte contre les insectes mobilisait beaucoup d'énergie. Dépourvu d'insecticide, le vigneron utilisait des moyens empiriques pour sauvegarder sa récolte.

Jusqu'en 1845, la pyrale et les vers de la grappe nichés sous l'écorce des ceps étaient les seuls ennemis de la vigne européenne (*Vitis vinifera*).

Les moyens de lutte étaient essentiellement préventifs : l'écorchage, le badigeonnage, l'échaudage et le clochage.



Gant d'écorchage

L'écorchage consistait à frotter les ceps avec un gant, tout ou en partie en cotte de maille, afin de détruire en hiver les œufs logés dans l'écorce.

Le badigeonnage des souches, avec un mélange d'eau, de chaux vive, de naphthalène brut et d'huile lourde de houille, avait pour but également de détruire l'œuf d'hiver.

Les vignerons utilisaient aussi un traitement plus ou moins efficace, l'échaudage, effectué avec un appareil spécifique "l'échaudoir ou échaudeuse". L'échaudage consistait à ébouillanter pendant l'hiver les ceps de vigne en versant sur chaque cep une quantité d'eau bouillante qui pénètre dans les interstices des écorces et échaude les chrysalides qui s'y abritent.



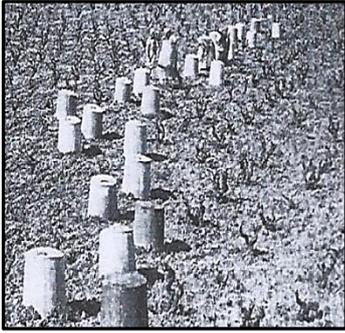
Echaudeuse

L'échaudoir était une chaudière de forme cylindrique en cuivre, constituée de deux parties : une partie inférieure, l'âtre où l'on entretenait un feu de bois ou de houille ; une partie supérieure, un réservoir d'eau portée à ébullition. Un thermomètre sur le côté, ou un sifflet à vapeur indiquait la température d'ébullition. Deux robinets permettaient de soutirer l'eau bouillante, qu'on remplaçait à mesure par de l'eau froide introduite par un orifice à entonnoir. L'eau bouillante était distribuée au moyen de bidons de la contenance d'un litre.



Les travailleurs, des femmes en général, venaient remplir des sortes de cafetières en fer avec lesquelles elles ébouillantaient les pieds de vigne. Ces récipients étaient munis d'un bec verseur et d'un manche, disposés de part et d'autre du réservoir. Deux hommes dotés de pals étaient chargés de déplacer la chaudière dans les rangées de vigne, et d'alimenter la cuve en eau.

Quatre hommes ou femmes munis chacun d'un bidon pouvaient traiter environ 3000 souches par jour. Les grands domaines disposaient de systèmes d'ébouillantage perfectionnés avec des asperseurs reliés à la chaudière.



Un autre procédé, beaucoup employé dans le Midi, était celui du clochage.

Il consistait à laisser les ceps pendant dix minutes dans une atmosphère chargée d'acide sulfureux, produit par la combustion de 25 gr soufre sous une cloche en bois ou en métal.

Un ouvrier pouvait manœuvrer à la fois une vingtaine de cloches. Tous ces travaux exigeaient une main d'œuvre importante, qui ira en s'accroissant lorsque dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'oïdium, le phylloxéra, le mildiou et le black-rot (pourriture grise) feront leur apparition.



L'oïdium arriva le premier en 1845 ; il avait été apporté par l'introduction de vignes américaines dans un but décoratif. Quatre ans plus tard, tout le vignoble français était contaminé. Sur toute la France, la production viticole passa de 45 millions d'hectolitres en 1850 à 11 millions en 1854, qui fut une année terrible pour Baixas.

Heureusement, une parade efficace à ce fléau fut trouvée, grâce aux travaux du professeur héraultais Henri Marès, qui établirent l'efficacité des poudrages au soufre.

Depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, les vignerons procédaient donc au soufrage des vignes, inconnu jusqu'alors, au moyen de soufflets à poudrer.

2. ORIGINE ET EXTENSION DU PHYLLOXERA EN FRANCE.

Jusqu'au début des années 1880, le vin a fait la fortune de Baixas, puis la crise phylloxérique a tout anéanti, provoquant plus de dix ans de difficultés et de malheurs.

L'introduction de la vigne américaine pour la décoration avait amené l'oïdium en 1845. Mais la plus grave des maladies importées avec la vigne américaine a été le phylloxéra. Ce puceron d'un demi-millimètre est originaire de l'Est des États-Unis. A partir de 1864, il a provoqué une énorme crise du vignoble européen qui a duré trente ans.

21. Extension du phylloxéra.

Le phylloxéra atteint la France en 1863 ; cette année-là, des vignes malades sont identifiées dans le Gard, à Pujaud, puis en 1865 à la Crau-St-Rémy dans les Bouches-du-Rhône. La propagation du mal dont on ne connaît pas alors l'origine, s'effectue assez rapidement :

- en 1866, il est constaté à Floirac, en Gironde.
- en 1870, l'Hérault est atteint.
- en 1871, toute la vallée du Rhône est infestée.
- en 1876, c'est le tour de l'Orléanais.
- en 1878, la Côte-d'Or, l'Aude et les Pyrénées Orientales sont touchés.
- en 1886, l'Algérie est contaminée à son tour puis en 1894, la Champagne.

Jusqu'en 1868, le mal s'est étendu sans qu'on en discernât la cause : les ceps des vignes se dessèchent et meurent.

La progression du phénomène est mesurable (environ 15 km par an) et inexorable.

22. Identification du puceron.

Devant l'ampleur du désastre, les vignerons du Gard, des Bouches-du-Rhône et du Vaucluse se sont adressés à la Société Centrale d'Agriculture de l'Hérault pour trouver une solution permettant d'enrayer cette épidémie.

Trois experts sont envoyés sur place : Jules-Emile Planchon, Gaston Bazille, et Félix Sahut.



Le 15 juillet 1868 à Saint-Martin du Crau, après avoir examiné des souches mortes, ils ont l'intuition d'arracher un cep encore vivant pour en observer les racines.

Ils constatent à l'aide d'une loupe des centaines, des milliers de petits points jaunes sur les racines du cep. Pour eux, il n'y a aucun doute : il s'agit d'un puceron qui se fixe sur les racines des plants de vigne.



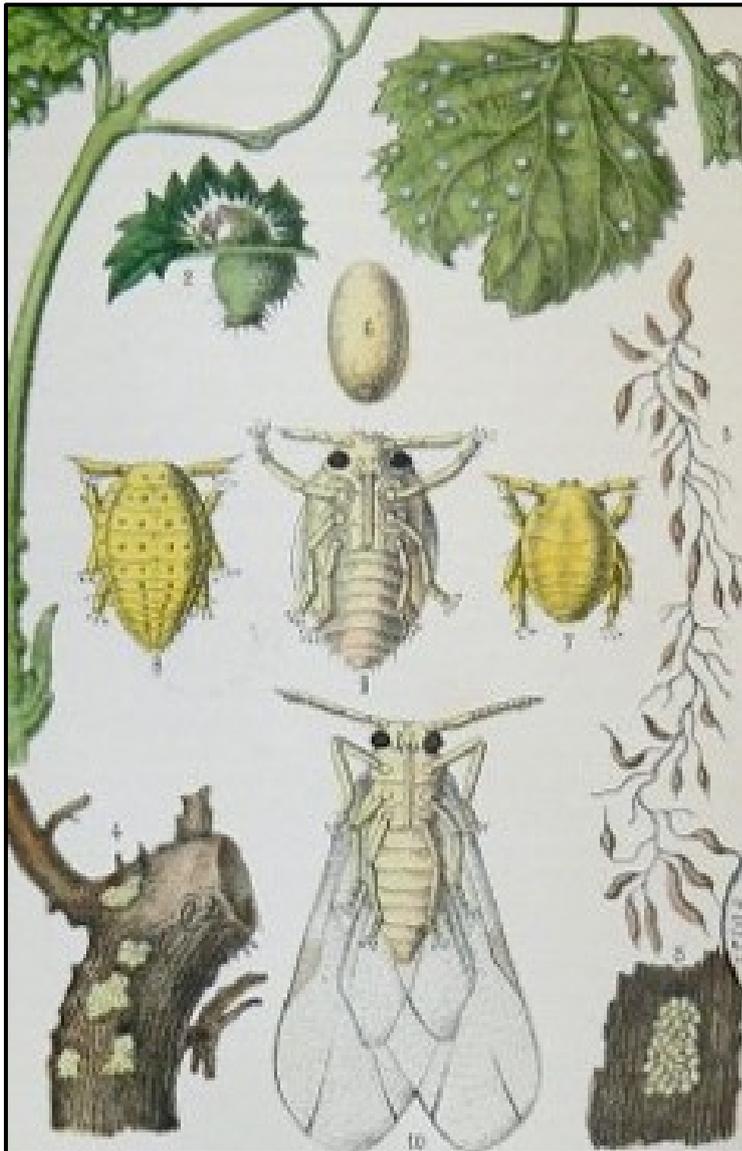
Le professeur Planchon nommera l'insecte *Phylloxera Vastatrix* (littéralement "le puceron dévastateur qui fait sécher les feuilles " du grec *phyllos*, feuille et *xeros*, sec).

Muni d'un rostre puissant il suce les racines, telle une seringue fichée dans le bois jusqu'à épuisement total de la sève. Il émigre alors vers d'autres racines en bonne

santé. Les générations radicicoles, qui vivent sur les racines, sont les plus dangereuses. Leurs piqûres sur les jeunes racines provoquent la formation de tubérosités, qui, par la suite, s'infectent et précipitent la mort du pied.

Les générations gallicoles, qui vivent sur les feuilles sur lesquelles leurs piqûres provoquent la formation de galles, entraînent un jaunissement du feuillage, qui n'est pas mortel pour la plante.

23. Le phylloxéra, un fléau rapide et dévastateur.



La reproduction du phylloxéra est très particulière et plutôt compliquée.

L'accouplement de fin d'été entre mâle et femelle donne lieu à la ponte d'un œuf d'hiver sous l'écorce des ceps.

Cet œuf éclora au printemps pour donner vie à une femelle sans aile. Cette larve descendra vers les racines.

Quand arrive l'été, une nouvelle mue se produit pour toutes ces femelles. Elles deviennent alors des nymphes, et enfin, des phylloxéras ailés, toujours femelles. Ces femelles vont se reproduire par parthénogenèse (système de reproduction sans l'intervention d'un mâle). Leurs œufs feront éclore des mâles et des femelles.

Ces mâles et ces femelles ne vivront que le temps de s'accoupler afin de produire l'œuf d'hiver. Un nouveau cycle de reproduction annuel s'engage alors.

C'est par plusieurs millions que le puceron se reproduit en quelques

mois, entraînant le dessèchement et la mort des ceps en trois ans.

La première année, on ne s'aperçoit pas du mal, la récolte n'a rien d'anormal, on constate seulement que les feuilles tombent plus tôt qu'à l'ordinaire ; la deuxième année, la vigne bourgeonne difficilement, la végétation est maigre, la récolte réduite de moitié, les feuilles tombent avant la vendange le plus souvent ; la troisième année, il n'y a plus ni bourgeons ni pousses, les racines des souches sont pourries.

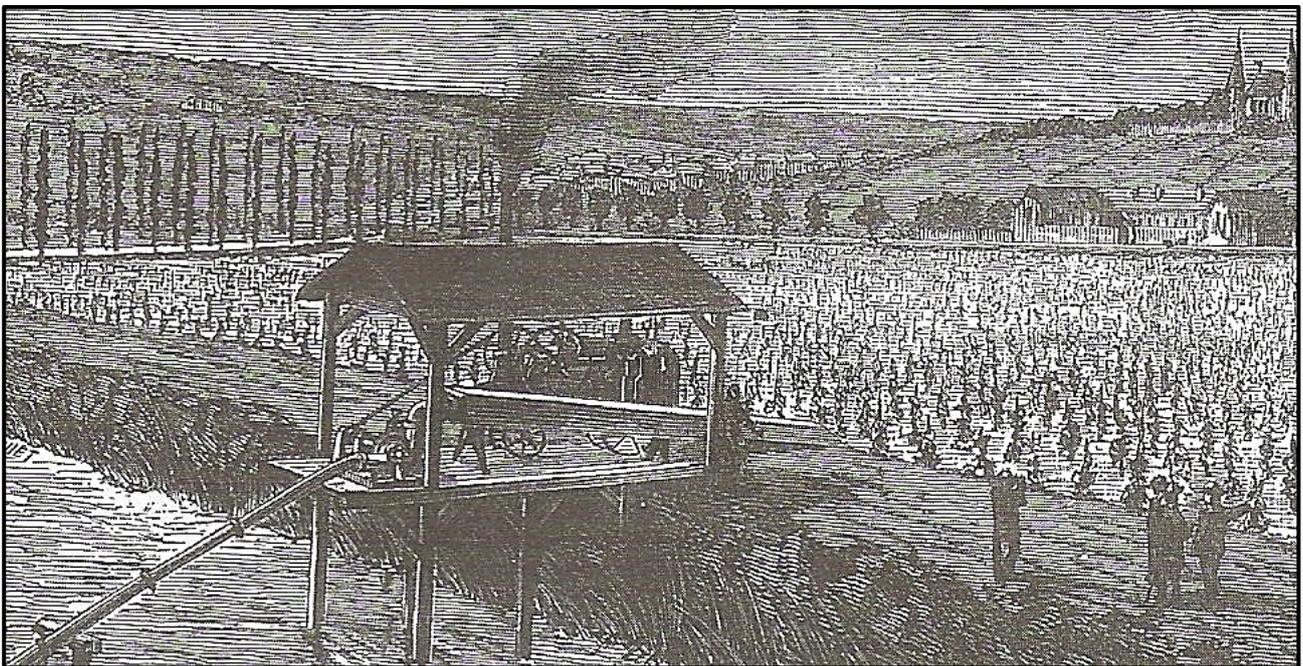
3. LES REMEDES.

Viticulteurs et scientifiques se sont d'abord trouvés complètement désarmés devant les désastres occasionnés par le puceron.

On a donc d'abord essayé les traitements déjà employés pour lutter contre les insectes connus. Ces procédés de lutte ne se sont pas révélés très efficaces. On va donc utiliser de nouvelles techniques.

31. Traitement par submersion.

On noie le vignoble sous une couche d'eau de 25 cm qui va asphyxier l'insecte. Il fallait une inondation de 40 à 50 jours pour tuer les œufs des pucerons.



Traitement par submersion

C'était une bien meilleure méthode certes, mais elle ne pouvait s'appliquer qu'aux parcelles irrigables des basses plaines littorales, en général les moins propices à la qualité. On assista ainsi à de nouvelles plantations dans des terrains inondables jusqu'à présent peu ou pas occupés par la vigne, en Salanque par exemple.

On s'aperçut aussi que les vignobles plantés dans les terrains sablonneux ne souffraient pas du phylloxéra. Le sable, par sa structure et sa mobilité, empêche les formes radicicoles du puceron de descendre vers les racines. Ces vignobles, dont le Listel en Camargue, profiteront de l'aubaine.

32. Traitements chimiques.

Deux types de traitement chimiques sont expérimentés.

D'abord le traitement par le sulfure de carbone. C'est un liquide volatil dont les vapeurs vont tuer l'insecte logé dans les racines.

Le produit était injecté dans le sol à l'aide d'une charrue sulfureuse ou d'un pal injecteur (pal Vermorel). La méthode était plus ou moins efficace selon les sols, mais trop longue et fastidieuse, trop coûteuse (le traitement demandait tous les ans 300 kg de sulfure de carbone à l'hectare !), dangereuse si le produit était mal dosé (il détruisait alors les ceps).

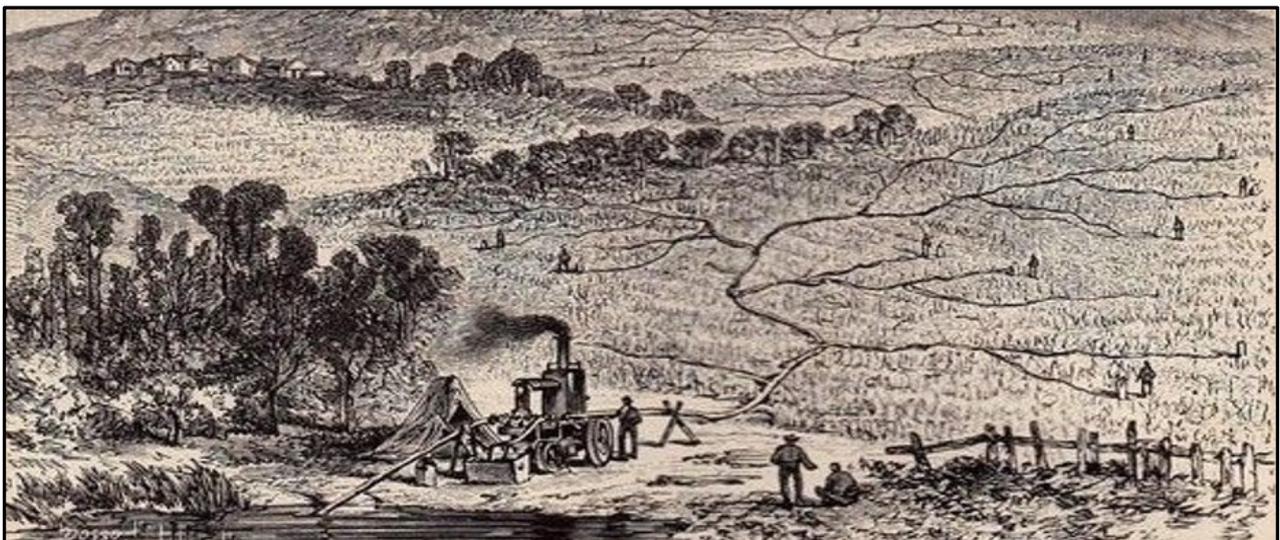


Pal injecteur



Traitement par le sulfure de de carbone

Un autre procédé consistait à irriguer localement à l'aide de sulfocarbonate de potassium dilué. En se décomposant, il donnait du sulfure de carbone. Ce procédé exigeait d'énormes quantités d'eau, des pompes à vapeur et du matériel hydraulique inaccessibles au viticulteur moyen.



Traitement par sulfocarbonate de potassium

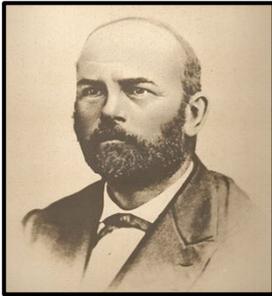
Submersion et traitements chimiques étaient des remèdes curatifs qui s'avérèrent insuffisants pour stopper l'extension du phylloxéra. Le puceron mourait, et parfois aussi la vigne, mais ses descendants réapparaissaient l'année suivante. Les remèdes proposés n'arrêtaient pas son développement dans les vignobles atteints, ainsi que son extension.

33. Les solutions à partir de la vigne américaine : hybridation et greffage.

On s'était aperçu que les vignes de la côte Est américaine étaient immunisées contre le phylloxéra. La simplicité aurait donc consisté à remplacer la vigne européenne par la vigne américaine. Malheureusement ou heureusement, la majorité des diverses variétés de vignes américaines donnait au vin un goût peu apprécié en Europe, dit foxé, car il s'apparentait à l'odeur de l'urine de renard.

On tenta alors l'hybridation. On fit des essais de croisement entre les vignes européennes (*vitis vinifera*) et les vignes américaines (*vitis labrusca* ou *vitis riparia*). On créa ainsi des cépages hybrides en pensant qu'ils résisteront à l'attaque de l'insecte. Non seulement ce ne fut pas toujours le cas, mais en plus ces cépages ne produisirent pas de vins de qualité. Le cépage hybride Noah produisait même un vin qui, paraît-il, rendait fou et aveugle (il produisait du méthanol à la fermentation).

Cette méthode de plus aurait conduit à la perte de tous les cépages français de qualité. Mais elle contenait en germe la bonne solution : utiliser les plants américains comme porte-greffe.

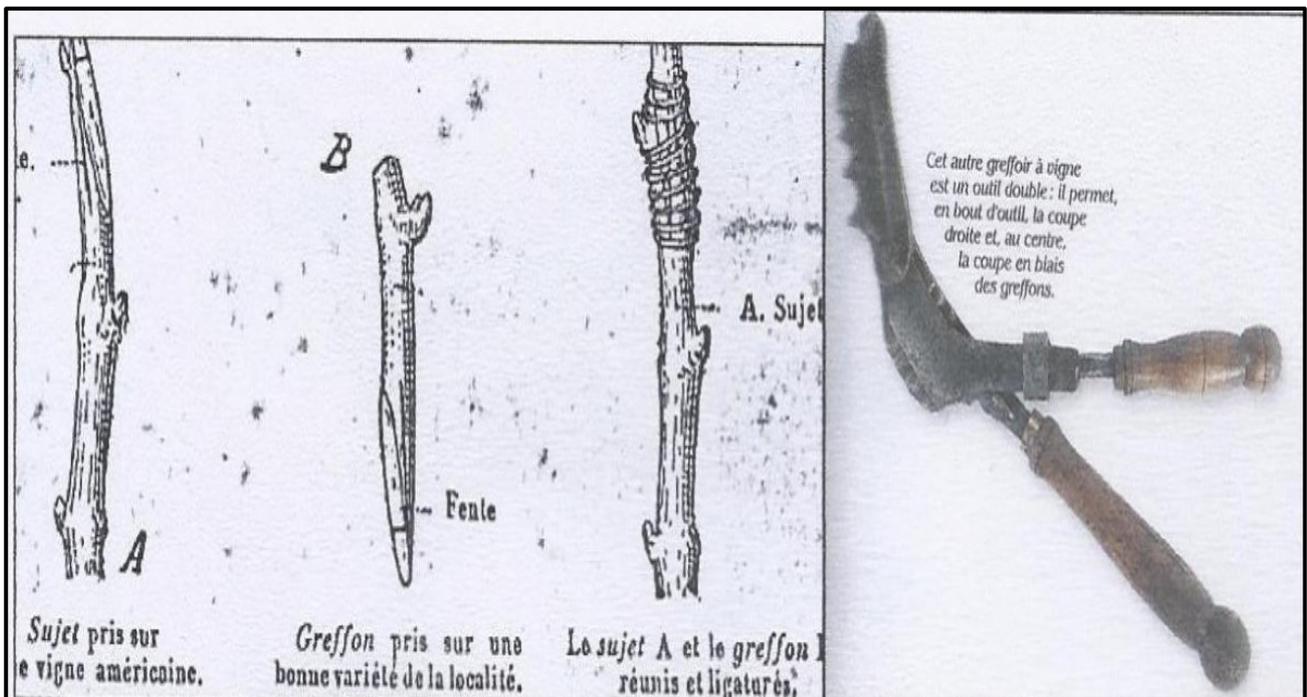


Victor Pulliat

Un botaniste du Beaujolais, Victor Pulliat, à l'issue de plusieurs séjours aux États-Unis, conseilla le greffage de nos cépages sur des plants américains très résistants au phylloxéra.

Il proposa cette solution dès 1869, un an seulement après l'identification du phylloxéra, mais il ne fut pas écouté. Il faudra beaucoup de temps et de recherches, beaucoup de tâtonnements pour faire admettre cette innovation.

Ce n'est qu'en dernier ressort qu'on se résigna à suivre ses recommandations. Il fallut des milliers d'essais pour identifier les plants les plus adaptés aux différents sols de nos régions.



Méthode du greffage et outil

Parmi les scientifiques participant aux recherches et aux expérimentations, l'œnologue Gustave Foëx qui enseignait à l'école d'agriculture de Montpellier (Montpellier SupAgro aujourd'hui) créa en 1876 le vignoble de cette institution afin de tester la résistance des espèces américaines au phylloxéra :

Le résultat fut concluant : le goût du vin gardait toutes les caractéristiques organoleptiques du greffon, sans se charger des défauts du porte-greffe qui conservait aussi son immunité au phylloxéra.



Monument en hommage à Gustave Foëx : La femme âgée embrassant la femme jeune constitue l'allégorie de la vigne américaine venant au secours de la vigne française. (Montpellier SupAgro).

La solution du greffage, qui est un remède préventif et non plus curatif, se développa à partir de 1885. Elle s'intensifia lorsque, fin 1887, le Gouvernement incita à la reconstitution du vignoble en plants américains, par l'exonération de la taxe foncière durant quatre ans.

Le phylloxéra fut vaincu mais le greffage est encore pratiqué de nos jours car l'insecte n'a pas disparu pour autant.

Après 1900, la physionomie du vignoble français est bouleversée. Il y avait en 1875, grosso modo, 2,5 millions d'hectares plantés en vigne en France. En 1903, il n'en reste plus que 1,7 millions. Dans le Midi de la France, le vignoble a déserté les coteaux pour s'installer dans les plaines. La vigne disparaît définitivement dans le bassin parisien et dans certaines régions du Centre et du Sud-Ouest.

	Surface (ha) 1870	Agression Début Paroxysme (environ)		Lutte	Reconstitution Achèvement (environ)	Surface (ha) 1900
Vallée du Rhône (Vaucluse, Drôme, Ardèche)	70 000	1868	1872-78	STR*	1890	66 000
Provence (Alpes-Maritime, Var, Bouches-du-Rhône)	133 000	1868	1872-85	STR	1895	80 000
Languedoc-Roussillon (Gard, Hérault, Aude, Pyrénées-Orientales)	409 000	1869	1872-80	STR	1885	407 000
Bordelais (Gironde)	140 000	1869	1872-85	STR	1895	140 000
Charentes (Charente, Charente-Maritime)	260 000	1872	1875-85	TR	1895	70 000
Val de Loire (Loire-Atlantique, Maine et Loire, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Loiret)	140 000	1869	1872-85	TR	1895	140 000
Beaujolais (Arrondissement de Villefranche)	23 500	1875	1880-86	TR	1895	27 500
Mâconnais-Chalonnais (Saône-et-Loire)	47 500	1876	1880-90	TR	1895	40 000
Bourgogne (Côte d'Or)	33 000	1880	1890-95	TR	1895	26 000
Champagne (Aube, Marne, Haute-Marne)	55 000	1887	1895	R	1910	32 000

* S : Submersion par l'eau / T : Traitement au sulfure de carbone / R : Reconstitution

4. LE PHYLLOXERA A BAIXAS

Les vigneron catalans, longtemps épargnés par le phylloxéra avaient profité de l'aubaine. Le malheur des uns faisant le bonheur des autres, leur production s'était valorisée à mesure que le puceron détruisait les vignobles des autres régions viticoles.

Malheureusement, le phylloxéra est identifié en 1878 dans le secteur de Prades, il progressa rapidement et anéantit en moins de 5 ans tout le vignoble des Pyrénées-Orientales.

Il colonisa les vignes de notre village à partir de 1881. Il fallut se défendre.

Comme on l'a vu, le traitement le plus efficace, c'était la submersion des vignes, qui permettait de détruire les œufs de l'insecte en hiver.

Mais ce n'était possible qu'à la condition de disposer de beaucoup d'eau. Hélas, Baixas en était totalement dépourvu.



Jean Vals

C'est la raison pour laquelle le Dr Jean Vals, maire de Baixas, avait imaginé, dès 1878, la construction d'un canal d'irrigation depuis l'Agly pour tenter de sauvegarder les vignes des bas-fonds (Arènes, Mollaca, Allaux) par inondation ou irrigation avec du sulfocarbonate de potassium

C'était un projet visionnaire mais malheureusement trop coûteux pour pouvoir être concrétisé. Il ne reçut pas l'aval du conseil général.

Les vigneron de Baixas, tout au moins ceux qui le pouvaient financièrement, se résolurent à essayer l'injection de sulfure de carbone. Il fallait, comme on l'a vu, au moyen d'un pal injecteur déverser le produit chimique autour de chaque souche. Cela

revenait à pratiquer près de 30 000 injections à l'hectare représentant 240 kg de sulfure.

Un syndicat anti-phylloxérique fut constitué afin de bénéficier des subventions de l'Etat (équivalente au total des subventions attribuées par le Conseil général et la commune pour un total de 25 Fr par ha), soit 50 Fr par ha. Peu de propriétaires y adhérèrent, le traitement par sulfure de carbone à renouveler chaque année était hors de prix, entre 300 et 400 Fr par ha. De plus, les quelques propriétaires aisés qui l'entreprirent durent déchanter, il se révéla totalement inefficace sur les sols calcaires de Baixas. Entre 1881 et 1883, seulement 50 ha ont été traités au sulfure de carbone, les années suivantes, on ne traite que 20 à 25 ha.

En trois ans, de 1881 à 1883, 500 hectares de vignes furent totalement détruits, les 1000 hectares restant furent atteints à des stades divers par la maladie et déjà condamnés.

En 1887, 1100 ha sont détruits, il ne reste que 400 ha déjà malades en production. En 1897, tout le vignoble ancestral est anéanti.

Heureusement, dès 1883, des vigneron entreprennent l'introduction de plants américains qui est expérimentée sur 2 ha. Sans certitude sur leur résistance, les hésitations sont grandes. Mais ça marche, trois ans après, ils se sont développés normalement et ne sont pas atteints par le phylloxéra.

En 1887, 50 ha sont reconstitués avec les plants américains, 525 en 1891, 900 ha en 1897, 1200 ha en 1900.

	1880	1883	1887	1891	1897	1900
Superficie cultivée	1500 ha	1000 ha	400 ha	775 ha	900 ha	1200 ha
Superficie détruite		500 ha	1100 ha	1300 ha	1500 ha	
Superficie attaquée		1000 ha	400 ha	150 ha	0	
Superficie traitée		50 ha	20 ha	25 ha	0	
Plants américains		2 ha	50 ha	525 ha	900 ha	1200 ha

Evolution de la superficie viticole de Baixas entre 1880 et 1900

5. LES CONSEQUENCES DU PHYLLOXERA.

En 1900, la crise du phylloxéra est achevée. Mais ses conséquences ont été lourdes pour les Baixanencs. En matière économique, il les a appauvris et endettés pour longtemps ; il a amoindri les recettes fiscales de la commune et par ricochet stoppé son développement ; il a causé une décroissance démographique de la population de Baixas.

51. Des revenus viticoles en chute, une économie locale en souffrance.

	1880	1883	1887	1891	1897
Production	100 000 hl	60 000 hl	12 000hl	24 000 hl	26 000 hl
Valeur bonnes terres	8000 Fr	4000 Fr	1300 Fr	4000 Fr	
Valeur terres faibles	5000 Fr	0	0	2000 Fr	
Prix moyen de l'hl	41 Fr	38 Fr	23 Fr	18 Fr	25 Fr
Salaire journalier ouvrier	4 à 5 Fr	3 Fr	2 Fr	2 Fr	2,50 Fr

De 1882 à 1887, la production diminue tous les ans, proportionnellement à la progression du phylloxéra dans le vignoble. Elle plonge à 12 000 hl en 1887. Et cette même année, le prix du vin chute de 40 Fr à 23 Fr l'hl.

Alors que les récoltes diminuent en volume, le prix du vin s'effondre en effet. D'abord en raison des importations de vin italien et surtout de vin algérien car dès 1878, pour compenser le déficit en vin languedocien, le Gouvernement favorisa le vignoble algérien par des mesures d'incitation telles que le prêt de capitaux à taux réduits aux colons qui plantent de la vigne. La production algérienne, passa donc de 338 000 hl en 1878 à 2 761 000 hl vingt ans plus tard, en 1899.

Mais les procédés autorisés pour compenser la chute de la production expliquent aussi la baisse des prix du vin :

- les vins artificiels fabriqués à partir de raisins secs importés de Grèce et de Turquie,
- le mouillage (adjonction d'eau au vin pour en augmenter le volume),
- le sucrage qui permettait d'obtenir des vins de seconde pression (vins issus d'un versement d'eau et de sucre sur le marc de raisin, appelés piquettes).

Parallèlement, la valeur du foncier viticole a fondu rapidement. Le prix des vignes de 1^{er} et 2^e catégories a diminué de moitié : situées sur les bas-fonds, ce sont les vignes qui produisaient avant 1883 de 25 à 60 hl/ha et se négociaient de 6000 à 10 000 Francs l'hectare. Les vignes de 3^{ième} et 4^{ième} catégories, situées sur les coteaux et les terres faibles, qui avaient un petit rendement de 10 hl à 20 hl/ha et se négociaient 4 à 6000 Francs l'hectare, ne trouvent plus preneurs. Or ces dernières sont celles appartenant aux petits propriétaires du village en général.

Les revenus des propriétaires étant en chute libre, le salaire des ouvriers suit la même pente, de 5 Francs par jour en 1880, il s'écroule à 2,50 Francs par jour en 1897.

Le coût de la reconstitution du vignoble a été exorbitant : entre 3000 et 4500 Francs l'hectare ; le patrimoine constitué sous le Second Empire et le début de la III^e République n'a pas suffi ; ce n'était pas dans la mentalité de l'époque mais il a fallu emprunter auprès du Crédit foncier et demander du crédit aux fournisseurs.

Malgré l'aide de l'Etat à la reconversion instituée par la loi du 1^{er} décembre 1887 exonérant temporairement (4 ans) d'impôt foncier toute terre plantée ou replantée en vignes dans les départements ravagés par le phylloxéra, tous les vigneron n'ont pas pu suivre. Cette situation a entraîné une régression sociale pour beaucoup de vignerons. De nombreux petits propriétaires qui n'ont pas eu les moyens de replanter ont dû vendre pour une bouchée de pain leurs parcelles et sont devenus ouvriers.

Toute l'économie du village a souffert.

En 1881, il y avait à Baixas 8 carrières de marbre et de pierres à bâtir, occupant plus de 50 personnes ; elles n'ont plus que 35 employés en 1894. Sur les 4 fours à chaux recensés avant le phylloxéra, 3 seulement continuent leur activité après 1895 ; les 2 cordiers qui fabriquaient des d'espadrilles, ont disparu ; beaucoup de commerces ont fermé. L'artisanat de la maçonnerie est touché, il n'y a pas eu pratiquement de constructions nouvelles durant les années de crise. Les deux briqueteries fonctionnent au ralenti ainsi que l'artisanat lié à la viticulture : tonneliers, charrons notamment.

Enfin, le nombre des indigents a explosé.

52. Le phylloxéra a engendré une saignée démographique dans le village.

Baixas tombe de 3233 habitants en 1881 à 2510 habitants en 1896 (quelques 700 habitants de moins entre 1881 et 1896). Qui est parti ?

Des familles installées depuis dix ou quinze ans dans le village, dont le chef de ménage est granger, ouvrier agricole, chaufournier en général. On ne retrouve pas leurs noms entre le recensement de 1881 et celui de 1892 : Capdeville, Come, Beau, Tixador, Romanet, Gaspard, LLoze, Terrène, Casteils, Porte, Miroise, Delcos, Domenech, Crouzet, Paret, Gipolo...

Mais des hommes de familles baixanencques de toujours ou de plusieurs générations, des ouvriers ou de petits propriétaires ruinés, ont aussi quitté le village. C'est le premier exode massif vers des régions industrielles et même les colonies qui affecte le village ; de même, les engagements de jeunes gens dans l'armée se démultiplient, avec l'objectif d'avoir un emploi réservé de gendarme ou de facteur à la fin de leur contrat

Moins d'habitants, donc moins de mariages ; on constate 24 mariages en 1881 et seulement 14 en 1892, dix de moins. Et surtout, l'âge nuptial moyen a augmenté, de 22 ans à 27 ans pour les hommes et de 20 à 24 ans pour les femmes. La cause de cette augmentation réside principalement dans le fait que le père a besoin des bras du fils, pour éviter de payer un ouvrier.

Dépeuplement et mariages plus tardifs font reculer le taux de natalité de moitié entre 1880 et 1892 : 112 naissances en 1880 contre 55 en 1892.

53. Les finances communales sont exsangues.

La baisse des revenus de la population durant la période du phylloxéra a entraîné celle des revenus de la commune, les impôts rentrant mal et les recettes de l'octroi s'étant effondrées.

Les difficultés financières de la commune, causées aussi par le coût de la construction des écoles publiques, n'ont donc pas permis pas d'améliorer les services et équipements publics.

En 1900, il n'y a pas de réseau d'adduction d'eau ; l'éclairage public est au pétrole et il n'y a pas encore d'électricité ni de téléphone.

54. Le phylloxéra a stoppé l'extension urbaine de Baixas.

En 1817, l'habitat est toujours inscrit dans la ceinture des remparts ; quelques rares constructions extra-muros apparaissent dans le plan cadastral du village.

En 1820, Baixas compte 1761 habitants.

Dans le dénombrement de 1854, la population atteint déjà 2132 habitants. On trouve les anciens quartiers intra-muros du village : portal d'en Pamis (dit aujourd'hui Pore de Palmiers) ; Portal de Narbonne (Porte de Narbonne) ; Pou d'en Cloue ; Place de las Sèbes et quartier de la Cèbe ; Canton d'en Pagès ; Porte de Talayrach (dite aujourd'hui Porte rouge) ; quartier du Portalet ; Porte de l'Aire ; quartiers de l'Eglise, de la Place publique,

du Bail, mais aussi de nouveaux quartiers extra-muros : Camp del Rey ; la Barrère ; Puits de la Coume ; quartier du Four. Ces quartiers nouveaux sont nés de la nécessité de disposer des caves plus grandes pour loger des volumes de vin de plus en plus importants.

Afin d'organiser la construction des habitations nouvelles, un plan d'ensemble d'extension urbaine a été établi par la municipalité entre 1854 et 1860.

Ce plan d'ensemble a deux objectifs : d'une part aligner les habitations du vieux village afin d'élargir les rues, d'autre part, prévoir l'extension future de Baixas que la bonne fortune de la vente du vin depuis le début du Second Empire laisse augurer.



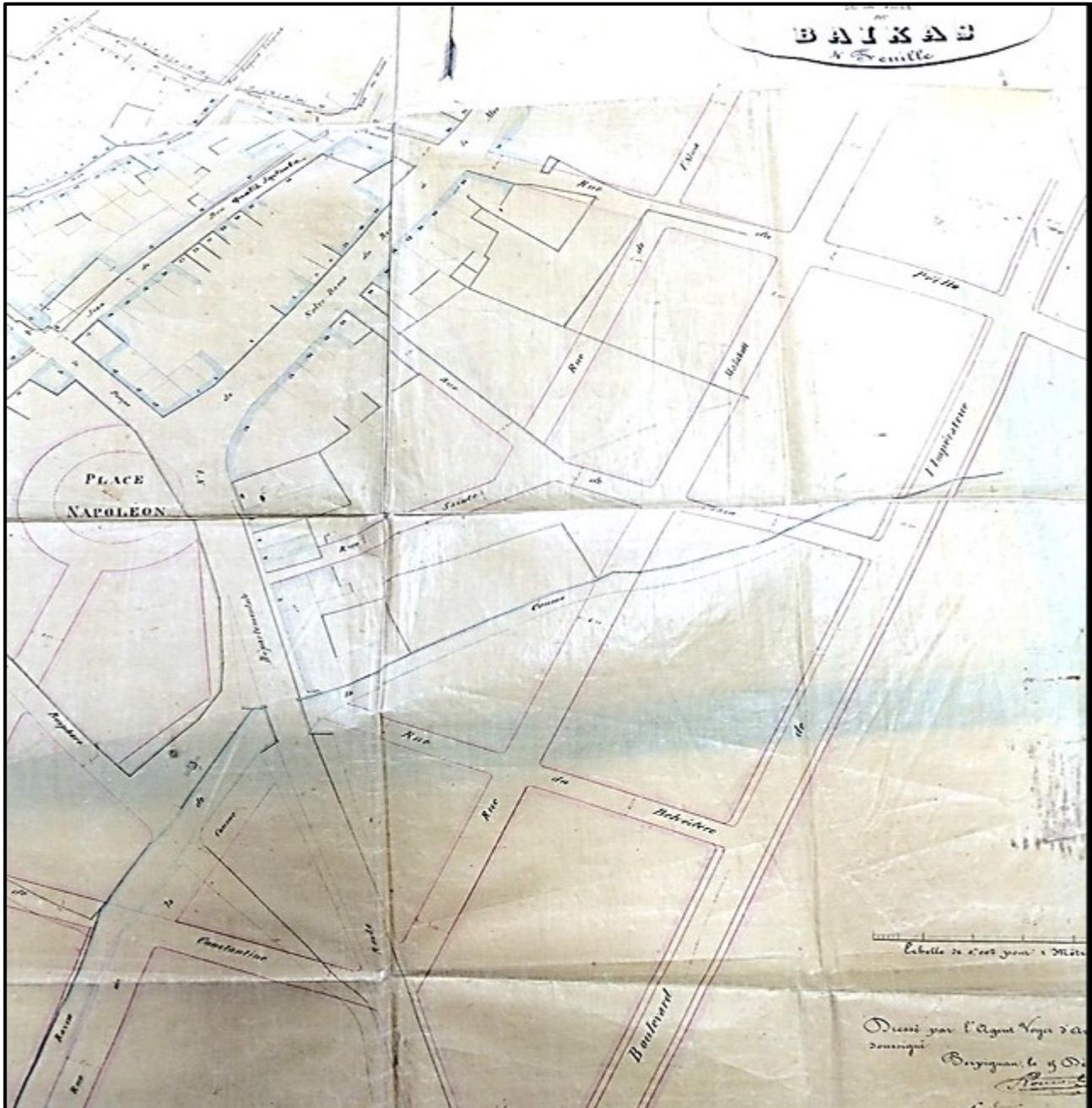
Partie du plan du vieux village en 1856

Trois quartiers neufs, avec des rues larges tracées perpendiculairement et parallèlement, sont envisagés :

- Le quartier du Boulevard Napoléon compris entre la route départementale n°1 (boulevard Joffre actuel) et le chemin d'Espira- de- l'Agly.

- Le quartier du Boulevard de l'Impératrice compris entre l'entrée de la Route départementale dans Baixas (côte de Pézilla) et sa sortie vers Peyrestortes.
- Le quartier du Boulevard Bonaparte compris entre la Route départementale et le Chemin de Calce.

Les noms de rues et de boulevards prévus font référence à Napoléon III et à son action.



Partie en tracé rose du nouveau quartier projeté du Boulevard de l'Impératrice ; en tracé bleu, l'urbanisation existante en 1856

Si une très petite partie de l'urbanisation projetée trouvera un début de réalisation, ce projet d'extension colossal du village destiné à le transformer en une ville n'aboutira pas.

Il témoigne de la confiance économique de la population d'alors, le vin faisait la fortune des habitants. Pensé cependant par les catégories sociales aisées de la commune et porté

par les bonapartistes, il sera freiné par l'instabilité de la gestion municipale à partir des années 1860.

Deux causes empêcheront la mise en œuvre de ce plan d'ensemble entre 1860 et 1880 : durant la période bonapartiste, l'élection de conseils municipaux républicains, souvent suspendus par le Préfet en raison de leurs actes incessants d'opposition au régime impérial ; puis entre 1870 et 1878, les incertitudes sur l'instauration définitive de la République, illustrées par la succession de cinq maires.

La pression démographique constatée jusqu'au début des années 1880 aurait pu et dû entraîner par la suite une forte urbanisation de Baixas. Le phylloxéra malheureusement est passé par là. Il a stoppé l'extension du village pour longtemps comme il a sonné le glas de son expansion économique, de son enrichissement et de son augmentation démographique.

CONCLUSION

La crise du phylloxéra qui a duré près de 15 ans a détruit la totalité du vignoble baixanenc et éradiqué la vigne européenne. Heureusement, le recours aux plants américains après 1887 a permis lentement et progressivement de vaincre le terrible puceron. Mais une nouvelle tâche doit désormais être effectuée par les vigneron : le greffage des cépages traditionnels, qui intervient un à deux ans après la plantation. Après tant d'efforts, le vignoble a néanmoins été reconstitué. En 1900, Baixas dispose de 1100 ha de vignes, 1000 ha de raisin de vendange et 100 ha de raisin de table. La production annuelle se situe en moyenne entre 1898 et 1902 au niveau des 45 000 hl.

L'introduction des plants américains s'accompagne néanmoins d'une maladie nouvelle de la vigne, le mildiou (en anglais, mildew, rosée de miel). Le mildiou fut constaté pour la première fois dans le sud-ouest de la France en 1878, sans que les scientifiques trouvent rapidement un remède. Les expériences de bouillie bordelaise faites entre 1883 et 1885 furent concluantes et en 1886, ce traitement adopté par tous les vigneron, permit de juguler le mildiou. Ce mélange cuprique de 3 kg de sulfate de cuivre et d'un tiers de chaux vive dans 100 litres d'eau, est aspergé sur le feuillage et les raisins au moyen d'un balai de bruyère avant que les premiers pulvérisateurs fassent leur apparition.

Le prix du vin cependant ne retrouve pas son niveau d'avant le phylloxéra ; il stagne entre 22 et 27 Francs l'hl jusqu'au début du XXe siècle. Cela suffit pour que l'artisanat et les commerces locaux respirent à nouveau.

A partir de 1898, avec le besoin récurrent d'ouvriers agricoles, l'hémorragie de population commence à s'arrêter. En 1901, Baixas compte 2594 habitants (+84 par rapport à 1896) ; on enregistre 75 naissances (+20 par rapport à 1892), 31 mariages (+ 17 par rapport à 1892). Malgré les aléas de la production et la baisse des prix de vente du vin, Baixas, après presque 15 ans de difficultés, revit enfin.